

Le docteur me montra alors une série de trois articles que je lui demandais de reproduire dans le journal *La Sage-Femme* qui serait envoyé à toutes les sages-femmes. Je disais aussi au docteur l'appui que nous attendions d'un ou de plusieurs députés et conseillers municipaux.

Enfin ! notre Syndicat ne sera plus seul à entreprendre l'œuvre d'épuration qui aurait dû tenter depuis longtemps déjà les apôtres de la morale et de la repopulation.

➤ LA PRESSE SYNDICALE ET PROFESSIONNELLE

- **Décembre 1897** : *La Sage-femme, organe officiel du Syndicat général des Sages-Femmes de France.*
- **1902** : *Le journal des accoucheuses (ex Le parfait nourricier).*
- **1906** : *La Revue professionnelle des sages-femmes.*



➤ L'ÉMERGENCE DE SYNDICATS DÉPARTEMENTAUX

Avril 1898

Lecture est aussi faite d'une lettre de M^{me} Gros-Rostan de Marseille qui s'est mise à la tête d'un mouvement corporatif départemental, pour fonder un groupe portant le titre d'Union départementale des sages-femmes modernes. Le nombre d'adhésions obtenues par notre collègue s'élève à environ 200. M^{me} Gros-Rostan promet de s'occuper à rallier le plus grand nombre possible de sages-femmes au Syndicat.

Juin 1899

Les sages-femmes de Toulouse ont aussi fondé un syndicat départemental, avec pour secrétaire M^{me} Fonta, qui me paraît douée d'une forte dose d'énergie et de courage. Ce Syndicat a été constitué au mois de mai, et M^{me} Fonta m'a écrit pour me promettre l'adhésion de toutes les syndiquées de Toulouse au syndicat général.

➤ LES CONTACTS AVEC LES SYNDICATS ÉTRANGERS

M^{me} Bocquillet donne connaissance d'une lettre de M^{me} Christinia Currie, secrétaire de la Société des sages-femmes de Manchester.

Dans cette lettre, M^{me} Christinia Currie dit que le journal *la Sage-Femme* a eu un bon début et qu'il a jeté un très grand crédit sur le Syndicat général des sages-femmes de France. Elle en félicite plus particulièrement la Secrétaire générale qui a été élue membre de la Société des sages-femmes de Manchester.

Des remerciements sont votés à l'unanimité pour l'honneur décerné au Syndicat en la personne de M^{me} Bocquillet.

Lecture a été faite d'une lettre de la secrétaire du Syndicat des sages-femmes de Manchester dans laquelle il est annoncé à M^{me} Bocquillet qu'elle a été élue à l'unanimité membre d'honneur de cette société de sages-femmes.

La secrétaire anglaise demande à ce que les versements faits réciproquement l'année dernière par les deux Syndicats, français et anglais, ne soient plus opérés cette année puisqu'il y a échange entre les deux sociétés : cette proposition a été admise. En outre, M^{me} Broabent invite la secrétaire générale à visiter les sages-femmes de Manchester et nous annonce la visite de M^{me} Currie, qui vient d'être nommée présidente, dans le courant de l'année prochaine.

Cette nouvelle est accueillie avec plaisir.

M^{me} Bocquillet est chargée de transmettre les remerciements du Syndicat à Mesdames les sages-femmes de Manchester pour la charmante lettre écrite par leur secrétaire et pour l'honneur que lui fait leur Société en nommant membre d'honneur la secrétaire générale du Syndicat français.

"Parfum de femme"

LE VRAI TITRE PHILOSOPHIQUE SERAIT "LA FEMME ENTRE CHAIR ET CORPS".

Mon titre était plombé d'avance et allait me valoir beaucoup d'ennuis qui me transforment immédiatement en suppôt de la domination phallocratique reproductive : la femme pourquoi pas les femmes ?

Chair/corps, on ne comprend pas, y a-t-il même une catégorie "femme", ce n'est pas sûr.

C'est donc un non-sujet faute d'objet. Le parfum m'a sauvé qui m'a même captivé.

Allons directement à la catégorie de Max Weber en laissant de côté la sociologie et l'histoire : l'idéal type, et parlons d'essence. Entre essence et parfum, vous voyez le rapport évident, c'est donc l'essentialité de ce que l'on peut appeler « la femme » sans aborder son histoire.

Si l'on ne se défait pas de la couche historique, on trouve des bribes de femmes un peu partout.

Je vous rappelle ce que disait Platon : *la femme enfante et l'homme engendre*. Depuis que l'on sait que les deux engendrent, on a déjà beaucoup changé de point de vue.

Certains auteurs ont eu des intuitions mais pour Aristote il s'agit d'une vraie pensée, encore limitée, et il faudra ajouter une étape suivante.

Lorsqu'on parle de la nature pour en faire une étude objective, cela donnera une définition de la femme en termes d'anatomie, de chromosomes ou d'hormones, mais ce n'est pas avec cela que l'on fait une femme, on fait une femelle. Aristote l'a compris et l'expose au début de sa « *Politique* ».

Prenons l'ordre d'exposition des choses selon la *phusis* (or la *phusis* n'est plus la nature objective d'aujourd'hui, c'est la nature vivante et croissante puisque *phusis* vient du verbe *phuein*, croître). Donc, prenons l'ordre de construction de la nature primaire c'est-à-dire celui de la vie, on a d'abord la femelle et le mâle et après, on a la femme. Vous voyez que Beauvoir n'a rien inventé, on naît femelle, on devient femme.

Autrement dit, toutes ces querelles autour de la question de la nature de la femme, essentialistes ou non essentialistes, et qui ont fini en « eau de boudin », Aristote l'avait déjà résolu. Lorsque vous

parlez d'une nature au sujet des humains, c'est un paradoxe parce qu'il y a, dans la nature, du biologique et autre chose. Il ne s'agit pas d'addition de choses différentes mais de médiation interne et ce qui n'est pas naturel est cependant constitutif de la nature.

Dans la nature humaine, il y a du biologique, qui est une nature primaire, et une nature seconde, qui est l'ensemble des *habitus* et des coutumes que nous avons acquis dans un milieu culturel donné. Ce qui se dit en grec *ethos* (habitat), l'une des origines du mot *éthique*. Notre habitat, nous l'avons secrété comme l'escargot secrète sa coquille. Nous l'avons fait dans les conditions de l'époque, de l'histoire, d'un lieu, d'un peuple, d'une langue. Donc, tous les *ethos* sont limités, voilà pourquoi il n'y a jamais exactement le même homme ou la même femme selon les divers lieux et époques de l'histoire et du monde. Voilà pourquoi il y a des *éthos* « insuffisants ». Voilà pourquoi chez les *barbares*, on ne distingue pas la femme de l'esclave. L'*éthos* faible des barbares empêche de connaître la femme comme autre chose qu'une femelle, une esclave femelle (bon ! il n'y a pas que chez les barbares de l'Antiquité que la femme est réduite à une matrice... passons !).

Le premier éclairage vient donc d'Aristote, et Heidegger a raison de dire que la nature telle qu'on la conçoit aujourd'hui n'est qu'un lointain écho de la *phusis*. Si on abolit tout ce qu'on sait du point de vue objectif et scientifique, on a une chance de retrouver la *phusis*, dont la nature telle qu'on la conçoit aujourd'hui n'est qu'un prélèvement avec ses limites.

Mais Aristote ne nous suffit pas, et pour la chair il nous faut une deuxième source : c'est une source hébraïque, reprise par

Husserl, mais pour nous, Français, elle a surtout été reprise par Michel Henry à travers plusieurs livres. Source hébraïque parce que la subjectivité manque dans la pensée grecque. Avant le christianisme, la notion de personne n'a pas lieu d'être, on est citoyen ou membre d'un clan. Et il est certain aussi que la pensée grecque est concentrée sur la confrontation entre l'âme et le corps, soit version Platon qui les dissocie, soit version Aristote pour qui l'âme est la forme du corps.

Dans la pensée hébraïque, qui n'est pas philosophique, c'est exactement le contraire, on ne distingue pas chair et corps. Mais on a pu le dire en grec très vite puisque *basar* qui signifie *chair* en hébreu se traduit très bien en grec par *sarx*, qui a donné aussi *sarcophage* avec un côté négatif.

Mais le mot *chair* en hébreu est polysémique, il veut dire aussi bien *vulnérabilité* que *vitalité* que *parenté* (la chair de ma chair) que *passivité*. On a du mal à s'y retrouver.

En revanche, il y a un texte fondateur, le deuxième récit de la genèse, très bien interprété dans le *tal-mud*. *Isha*, la femme, est issue de *Ish*, l'homme terrestre, l'Adam fait de terre. Il n'y a donc pas deux espèces d'humains, une qui serait mâle et une autre espèce ou sous-espèce qui serait femelle, ce sont deux modalités de la même humanité. C'est fondateur et la prière inventée par quelques juifs cinglés : « *merci mon Dieu de ne pas m'avoir fait femme !* » est contraire à la tradition du judaïsme. L'homme a rêvé de la femme et Dieu l'a fait, nous propose Marie Balmory, une des meilleures interprètes de ce texte. Adam a pu déjà donner un nom aux animaux mais il n'a pu se nommer lui-même. Ce

n'est qu'après l'apparition de la femme qu'il a pu le faire et qu'il a prononcé cette phrase fondatrice : « *voici l'os de mes os et la chair de ma chair* ». C'est donc la relation entre les deux sexes, le constat et la parole échangée qui permettent à l'Adam de se comprendre comme différent de la femme et réciproquement. Et c'est cela qui signe l'apparition de la liberté comme l'a montré plus tard Pic de la Mirandole, et cette apparition de la liberté permet à Marie Balmory de dire : « *Dieu n'a pas créé l'homme il a créé un créateur, un être capable de s'humaniser* ». Et dans les textes des premiers Pères de l'Église, il est dit la même chose : « *Dieu n'a pas créé une peinture, il a créé le peintre* ».

C'est donc l'ouverture d'une liberté, et du point de vue de la chair, cela va donner des conséquences : on va pouvoir jouer sur ce corps que l'on croit pourtant n'être issu que de la nature « biologique », et Michel Henry se demande comment comprendre ce que le christianisme a ajouté comme couches théologiques à ce substrat du judaïsme jusqu'au roman de fiction de Patrick Süskind, *Le parfum*.

Michel Henry reprend les propositions des Pères de l'Église :

- Le Verbe s'est fait chair dans le prologue de l'évangile de saint Jean, donc le rapport entre le logos et l'incarnation sous forme de chair ;
- « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* », les paroles du Christ et il en tire : *la création est génération, la génération est la source de la création*. Dieu peut prendre chair et venir à la vie, or venir à la vie, pour Dieu, signifie que la vie est transcendante. Le Christ est archichair transcendante. C'est donc à partir de ces références que l'on pourra trouver des transgressions majeures, j'en parlerai à propos de l'horrible personnage qu'est Jean-Baptiste Grenouille

Pour Tertullien, un des pères de l'Église aux III^e et IV^e siècles, « *si la chair du Christ est l'axe du salut, il n'y a pas de chair sans naissance et pas de naissance sans chair* ». La naissance et la chair sont solidaires. Le fait pour la femme de porter un enfant et d'accoucher va être de l'ordre de la chair et pas seulement un mécanisme biologique comme on a tendance à le croire aujourd'hui.

La chair n'a donc rien d'une essence pure, il n'y a pas de chair sans corps mais il peut y avoir scission entre chair et corps. Et pour Michel Henry, finalement, la grande différence entre chair et corps c'est que la chair est invisible et le corps visible. Mais le corps est la manière dont la chair se manifeste.

Comment ? Il faut alors passer à une autre catégorie : la forme.

Qu'est ce qui donne forme à un corps ?

Revenons au Grec, il y a deux mots : *morphe*, l'âme et *skéma*, la forme apparente, en Allemand aussi : *Form*, la forme et *Gestalt*, l'apparence.

Avec les corps humains, on a affaire à des sujets de chair incarnée qui prennent forme et chacun étant un sujet de chair, il vise (c'est l'intentionnalité) le corps d'un autre qui est en même temps chair et corps. Et c'est là que les choses peuvent tourner mal.

Jamais le corps d'autrui ne peut se reconnaître à l'œil nu, car chez l'humain il n'y a jamais d'œil nu, il y a regard, et un regard est toujours un œil capteur qui a été armé par des représentations, par des intentions, un langage du désir et tout ce que vous voudrez.

Il n'y a donc pas d'objectivité dans ce que l'on appelle *aesthesis* c'est-à-dire la saisie immédiate du corps de l'autre comme étant immédiatement repérable en masculin et féminin. Sauf erreur, parfois, qui sont possibles, dues à la culture, comme lorsque les premiers explorateurs qui ont vu des Indiens imberbes les ont pris pour des femmes, ou des erreurs dues au maquillage, au travestissement, aux corps androgynes ou aux transformations des transgenres.

Si *éros* s'en mêle, on va avoir, non plus la simple constatation qu'il s'agit d'un humain, d'un homme ou d'une femme, mais deux possibilités : la consommation et la contemplation.

Je passe tout de suite à la deuxième, la consommation, parce que déguster de loin pousse à draguer, à baisser, à la prédation. C'est ce que Kierkegaard a appelé la vie esthétique dont il a choisi comme héros Don Juan, homme de parfum hors pair d'ailleurs.

Tandis que dans la contemplation, toutes nos facultés de jugement esthétique sont mises en branle mais ne se dirigent vers

aucune fin, elles tournent en rond, à vide, Eros est aussitôt tourné vers une contemplation purement esthétique extérieure et on ne passe pas à l'idée : c'est un bien consommable.

C'est une différence substantielle qu'on va trouver dans cette affaire de parfum. Aristote, déjà, avait compris qu'il y avait un conflit entre l'âme et l'apparence, entre *Form* et *Gestalt*, en se demandant pourquoi il y a des esclaves qui ont des corps qui ressemblent à ceux des hommes libres et des hommes libres qui ont des corps qui ressemblent à ceux des esclaves. Il est obligé d'en conclure, même s'il n'emploie pas ce terme, que chacun, dans sa chair, va se donner un corps. Ce qu'Hegel comprendra très bien lorsqu'il dira : *L'âme peine à se donner un corps*. Et Coco Chanel renchérit : « *A 40 ans on est responsable de son physique* ».

Donc on s'auto-investit. La chair est finalement la manière dont on va s'auto-investir.

La manière dont la chair devient visible sous la forme d'un corps, comme dit Michel Henry, donne un résultat du point de vue du *skéma* très différent chez l'homme et chez la femme. Je résume à grands traits : la femme est plus plastique, elle a moins d'os et c'est seulement d'une femme que l'on peut dire, selon les cas : « *ma femme est un violon, un violoncelle ou une contrebasse !* » On ne dit pas cela d'un homme. L'homme reste un paquet d'os, la femme peut devenir un paquet cadeau. Cela peut provoquer un certain nombre de problèmes. Il y a en effet toute une série d'éléments qui articulent l'anatomie, la physiologie et la biologie de la femme qui sont antipodiques de ce qui se passe chez l'homme. Seule la femme sait ce qui se passe dans son corps et il s'en passe des choses : d'enfant, elle devient femme en étant nubile, puis elle devient mère en étant enceinte, et, en accouchant, son corps se transforme et elle change tandis que l'homme reste en dehors de tout cela, à côté de la plaque. D'abord son organe fait coup double et c'est cela la « virilité ». Il est capable de jouir et d'engendrer en même temps d'où la confusion entre « *je jouis beaucoup* » et « *j'ai beaucoup d'enfants* ». Pensez aux harems du grand Turc.

Chez la femme, par contre, les organes génitaux ne sont pas les mêmes pour les

deux fonctions et d'ailleurs ils sont dissimulés. Ce ne sont pas avec les trompes que l'on fait l'amour. C'est d'ailleurs le problème avec la PMA, on peut imaginer se passer de la chair pour ne retenir que le corps organe. Toutes les variantes existent cependant : chez les Touaregs du Niger, une femme en dessous de 100 kg n'est pas mariable alors que l'explorateur qui les visite va trouver très à son goût celle qui résiste à la graisse de mouton et reste svelte.

Quand on parle des appâts, c'est une vieille tradition, les appâts désignent les « chairs » qui vont exciter l'homme et en même temps, sous l'idée d'appât il y a celle d'hameçon, donc de piège, donc l'idée que la femme est responsable et coupable, vous connaissez la chanson. Cependant, on en parle en ce moment où l'on évoque la violence masculine, il s'agit de force physique, de pouvoir et, il faut le dire, puisque j'en suis un, (un homme pas ce que je vais vous dire) l'homme est souvent un lapin frénétique. Et les armes, en face, sont celles de la séduction ou de la dissuasion. Vous n'avez qu'à regarder au cinéma, il y a toujours des kilos de muscles en plus chez le prédateur, c'est rare que l'on voie le contraire. Certains éléments peuvent faire retourner la situation, comme les Femen qui utilisent la partie la plus vulnérable de leur corps pour lutter contre les méchants. C'était vrai en Ukraine sous un régime odieux, c'est plus compliqué ensuite. Il est vrai que les Pussy Riot ont pu les remplacer pour s'en prendre à Poutine, mâle dominant sous la statue de la vierge Marie dans la grande cathédrale de Moscou...

Dans un film de Granier Deferre récemment passé à la télévision (*Pièce montée*), Danielle Darrieux dit à la jeune épousee : « *fais-toi désirer ma petite et tu auras le monde à tes pieds* ».

Alors, pourquoi parler du parfum ?

La fleur va nous servir de médiateur, d'objet transitionnel entre le parfum et la femme. Comme le dit Patrick Süskind dans son livre *Le parfum*, le parfum c'est l'âme des fleurs. Vous voyez, l'âme se déplace de morphe vers la chair. Or l'unité de chair fait que cela est cohérent, car si l'on parle de parfum, on parle d'odorat, mais faut-il s'arrêter à l'odorat alors que Freud nous a toujours dit que l'organe érotique numéro un était l'œil ?

Je vais essayer de vous montrer que le parfum le supplante, car il ne faut pas se chamailler sur la primauté des sens. Vu que nous sommes chair unique, tous nos organes sont autant de capteurs séparés mais liés à la même source : la chair.

Et Baudelaire en a tiré l'idée des correspondances : ce qui se voit peut se sentir, se goûter, etc. Ne confondons pas le nez avec l'odorat c'est-à-dire la capacité de toute une chair, ce qui fait que l'œil peut percevoir des parfums, le goût aussi, ce que l'on fait en goûtant du vin d'ailleurs.

Baudelaire attribue cela à la nature, disant que c'est un temple où les goûts, les couleurs, les parfums et les sons se répandent, et j'ajoute que c'est un temple où les corps comme temples de l'esprit, comme disait saint Paul, prennent place au sein du grand temple de la nature, de la vie, de l'univers, de tout ce que vous voudrez...

Alors, tout parfum n'est pas odeur, toute odeur n'est pas parfum. Il y a des mauvaises odeurs, celles des cadavres, celles de la mort, bien que certains meurent en odeur de sainteté et les fidèles aient même attesté que certains corps de saints sentent bon. En général, ce n'est pas vrai et d'ailleurs Baudelaire a écrit un poème sur la charogne.

Donc, il y a un lien certain entre fleur, parfum et femme, et tout le monde a appris à l'école le poème de Malherbe adressé à M. du Perrier pour la mort de sa fille Rose : « *Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin* ».

Assimilation qui nous permettra de répondre à la question de Shakespeare : « *Qui peut lire dans le cœur d'une femme ?* » Et c'est, au fond, Angélus Silesius qui lui répond : « *la rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit.* »

On a donc des métaphores qui se retrouvent partout : les jeunes filles en fleur, la fleur de la jeunesse, la défloration, la fleur de l'âge, la fleur fanée. Et nous avons un témoin de cela, dans *La montagne magique* de Thomas Mann, lorsque Clawdia Chauchat offre à son amant — enfin il ne s'est rien passé — une photographie de ses poumons. Autrement dit, les seins, les chairs sont invisibles et le malheureux Hans n'a sous les yeux qu'un thorax dans lequel il voit l'arche d'un bateau mais en même temps une tombe. Donc, la radio ne livre que la mort et pourtant, c'est à partir de

cette photo qu'il va respirer toute sa vie le parfum de la femme perdue.

C'est étrange au sujet de l'âme de la fleur, alors que l'insecte sert la fleur en butinant — Kant nous le rappelle — nous ne sommes que des animaux et nous ne voyons que ce que nous dégustons esthétiquement, dans la fleur ce sont les organes sexuels, donc la sexualité est bien présente dans l'image de la fleur. Et dans le rite des bouquets que l'on offre à la dulcinée, la couleur, le nombre des fleurs, leur forme sont des codes qui engagent la sexualité, bien au-delà du parfum seul, même si la dulcinée dit en les recevant : « *ce qu'elles sentent bon ces fleurs !* ».

On peut remonter à une tradition très ancienne et la connexion peut se faire avec la théologie grâce à un texte de la bible hébraïque, le plus ancien texte connu, qui est le cantique des cantiques où la fleur, le parfum et la chair sont liés. L'héroïne est une femme, la sunnamite mais le héros, on ne sait pas trop qui il est : un homme, son amant, un roi ou Dieu, toutes les interprétations sont possibles. L'amant est loué ainsi : « *ta personne est un parfum raffiné* ». Ta personne. La femme se définit elle-même ainsi : *mon nard c'est-à-dire un parfum donne sa senteur. J'ai l'odeur du narcisse*, phrase que reprendra Süskind, elle se dit belle comme un lys et compare ses seins à deux montagnes, l'une sentant la myrrhe et l'autre l'encens, et donc, nous sommes déjà en Orient dans un codage des parfums. Le cantique des cantiques est très sexué, pas pornographique, on est toujours dans une certaine ambiguïté. L'on retrouve dans les Évangiles, des évocations du parfum. À propos de Marie de Bethany, une prostituée, versant du parfum sur les pieds du Christ, c'est du « *nard* », est-il dit, qui vient d'une plante précise et ce parfum qui représente l'humanité se répand sur le monde. Dans l'Évangile de Jean, il est question de notre amour pour le Christ qui exhale du parfum et Peguy pourra en tirer la conviction que le surnaturel est lui-même charnel.

Sade reprendra cette idée de l'encens pour dire tout à fait autre chose car ce qui l'intéresse, c'est de merde et il reprendra l'odeur d'encens pour parler de l'odeur qui se dégage lors de la rencontre des corps dans certaines relations que je ne vous décrirai pas ici.